

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il gagne son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice. — Retour au foyer. — Quelques instants chez les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Défi à M. Michaud. — L'invitation de Gus Lambert. — Devant les amateurs de Montréal. — Les encouragements des compatriotes.

CHAPITRE V

Mon entrée dans la police. — La situation à Sainte-Cunégonde. — La bataille contre les repris de justice.

C'était Son Honneur le maire Morin qui présidait alors aux destinées de la municipalité de Sainte-Cunégonde.

Cette dernière en était à ses débuts: quatre mille cinq cents âmes au plus, à cette époque. Mais il y en avait de durs à cuire, par ci par là.

Après ma représentation donnée à la salle MacMahon, le maire Morin me fit venir, et à brûle-pourpoint: —Veux-tu entrer dans la police? me demanda-t-il.

La police!... c'était des horizons tout nouveaux qu'on ouvrait devant moi. Je n'avais jamais encore songé à porter boutons jaunes et long bâton.

Je répondis à M. Morin que j'étais trop jeune, — je n'avais que vingt ans. Mais il trouva l'argument pour me convaincre:

—Comment! tu n'es plus un enfant, un gaillard comme toi qui doit peser plus de deux cent cinquante livres....

Le fait est qu'alors mon poids était réellement de trois cent cinq livres.

J'acceptai donc, non toutefois sans avoir mis comme une des conditions de l'engagement que j'aurais d'abord à obtenir le consentement de ma femme.

La police de Sainte-Cunégonde, on travaillait à la réorganiser. Tant et si bien que tous les constables,

moins Beausoleil, avaient été congédiés.

C'est qu'il y en avait de rudes à rencontrer, et ceux-là à qui on avait ainsi donné congé, ne semblaient pas avoir été suffisamment armés pour faire face à la situation.

Il y avait là à cette époque une manufacture de ferblanc, — la manufacture Davidson. Des gens de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde y travaillaient. La plupart passaient pour peu "commodes", et le fait est qu'un grand nombre d'entre eux étaient de taille à se bien moquer de la police et de ses foudres. C'é-

taient eux qui étaient pour ainsi dire les rois de la situation: de l'autorité, ils s'en moquaient.

C'est pourquoi, un beau jour, les conseillers de Sainte-Cunégonde firent une colère et dirent au chef Choquette, qui pourtant était un homme de réelle valeur, de s'en aller.

On le remplaça par le chef Pagé, un actif et un courageux, qu'on était allé "pêcher" dans les rangs de la police du bord de l'eau, à Montréal.

On me mit en uniforme sur le dos, on me donna un bâton en bois, et je devins policeman. Naturellement, comme dans toutes les

petites municipalités, j'étais tenu de remplir en même temps les devoirs d'un pompiers.

Avec moi, c'étaient, outre le chef Pagé, Honoré Proulx, un de ses frères, un médis du nom de Dion, un nommé Vermette, qui venait de Sainte-Scholastique, un autre du nom de Rivet, et, enfin, notre ami Beausoleil, le seul survivant de l'ancien corps de police.

C'étaient tous de solides gars, que pas un péril n'eut fait reculer. J'avouerais qu'au milieu d'eux, avec mes vingt ans, je me trouvais quelque peu désorienté.

Disons immédiatement qu'ils furent toutefois pour moi bons et francs camarades et que je tiens aujourd'hui à leur dire un mot de cordial souvenir.

Notre tâche à tous n'était guère banale: il nous fallait entreprendre la lutte contre une véritable armée de voyous qui s'étaient rendus maîtres des rues et dont les quartiers-généraux étaient établis dans le fameux bois de Quesnel. Parlez-en, de ces temps-là, au détective Lapointe, du bureau du chef McCaskill, il vous dira, lui, ce qu'il y avait pour nous à faire.

Les premiers ordres reçus du chef Pagé furent explicites: la besogne de débarrasser coûte que coûte les coins des rues des filailleurs qui s'y rassemblaient après les heures de travail.

Le chef nous dit: —"Donnez-leur d'abord un premier avis, puis ensuite, sans pitié, logez-les au bloc."

Ces gens-là avaient pour tactique d'arrêter les passants dans la rue et de leur demander de l'argent.

C'étaient de grossières injures de leur part ou même des agressions brutales, quand on leur refusait leur "plaisance".

Le lendemain soir de mon arrivée, il y avait une rafle à faire: c'étaient les mesures draconiennes que nous inaugurons.

Nous partîmes, le chef et trois constables, dans une voiture de patrouille. A l'angle des rues Dominion et Notre-Dame (alors la rue Saint-Joseph), il y avait de réunis une douzaine de voyous.

—"Vas-y, Cyr," me dit le "patron". Et, anxieux de montrer que j'étais bien prêt à faire mon devoir, je sautai "dans le tas".

Les uns après les autres, je parvins à en empoigner six pour les lancer en l'air, à bras tendus: ceux de la volture les saisissaient au vol, pour les entasser sur les sièges.

Le reste de la bande prit la fuite. Ce soir-là, je crois avoir établi un record, en logeant à moi seul au poste seize de ces personnages qui faisaient la terreur de Sainte-Cunégonde. Les réglestres officiels sont là, qui peuvent en attester.

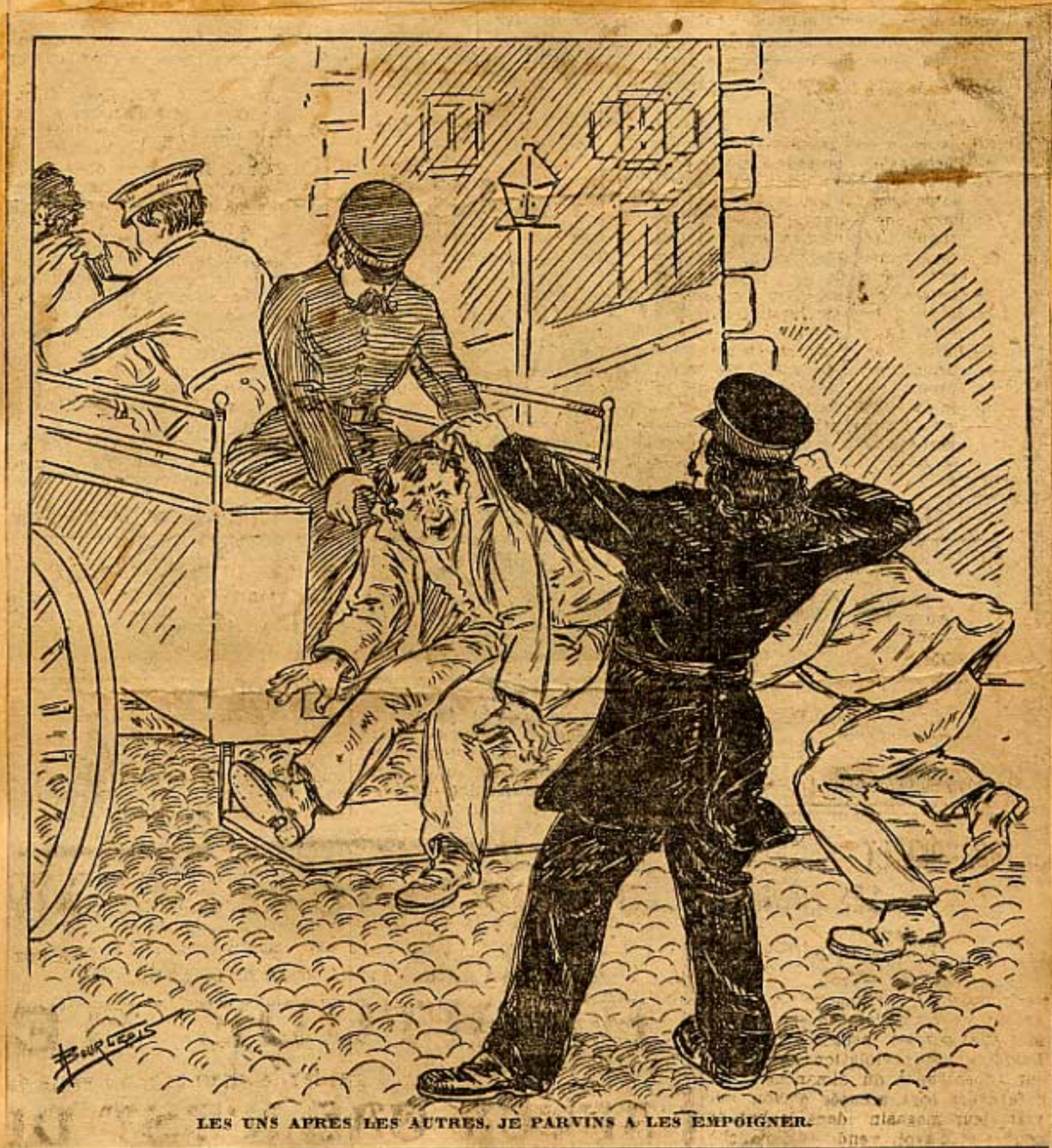
Cette campagne, nous la continuâmes durant plusieurs semaines, jusqu'à ce que tous les malandrins fussent disparus, laissant en parfaite sécurité les conducteurs des tramways d'alors, qu'ils avaient pris l'habitude de dévaliser quand bon leur semblait.

Cependant, parmi tous ces durs à cuire logés sous verrous, il y en avait de dangereux: c'étaient le "Rouge" Paquette, Paquette "le Jeune", LaSablère, Ouellette, Gougeon, "Chinois" Laplante, "Cliche" Ranger et que j'autres encore.

Avec tous ceux-là, à leur sortie de prison, je ne tardai pas à avoir maille à partir. Je portais alors mes cheveux très longs: ils s'étaient promis de les couper à coups de hache. (A suivre samedi prochain pour copie authentique).

L. Cyr





Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus fort du Monde



DEUXIEME PARTIE

Louis Cyr devant le public

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il signe son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice. — Retour au foyer. — Quelques instants chez les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Défi à M. Michaud. — L'invitation de Gus Lambert. — Devant les amateurs de Montréal. — Les encouragements des compatriotes. — Dans la police de Sainte-Cunégonde.

CHAPITRE VI

Mes démêlés avec les bandits. — Mon séjour à l'hôpital. — Des "cadeaux" qui viennent de haut.

A cette époque, la situation, pour la police de Sainte-Cunégonde, n'était guère rose. Les pauvres constables n'avaient qu'un seul soir par semaine à passer au foyer. Les difficultés auxquelles on avait à faire face, avec l'armée de voyous qui opérait dans les parages, nous imposaient de longues heures de service.

Tous les repas, par exemple, nous les prenions à la maison. Un midi, je m'en allais ainsi dîner avec ma femme. C'était le 22 septembre. Le constable Charles Proulx, un courageux, était avec moi. Chemin faisant, nous rencontrâmes le trop fameux "Rouge" Paquette, qui était un vacarme d'enfer dans la rue, blasphémant et injurant tous les passants. Notre apparition n'eut pour effet que de rendre encore plus violente sa rage. Les gens prenaient la fuite, épouvantés. Je m'avançai vers le "Rouge": — "Ecoute, mon garçon, je te "coffre" encore une fois si tu ne te tiens tranquille." Je crus alors m'apercevoir que mon homme n'était pas ivre du tout, mais qu'il feignait tout simplement de l'être, et j'eus soudain comme un vague pressentiment que quelque chose allait se passer. Ce qui ne manqua pas.

Le "Rouge", avec des menaces pleines la voix me répondit par de grossières insultes et de nouveaux blasphèmes. Je lui sautai dessus sans en entendre davantage. Alors, ce fut toute une sanglante tragédie qui commença. Quatre dangereux personnages, postés là évidemment en embuscade et qui n'étaient que les complices de Paquette, sortirent du fond d'une cour. Parmi eux, c'étaient LaSablère, Ouellette et un frère de "Rouge". Ils se jetèrent sur nous comme des forcenés. Avant même de pouvoir deviner ce qui se passait et à quel danger il avait à faire face, mon brave compagnon Proulx s'affaissa sur la chaussée, baignant dans son sang; un des bandits vint de le blesser mortellement, lui fendant la tête d'un coup de hache.

Je restai seul avec cinq hommes sur les bras; mais devant ce qui venait de se passer, je vis rouge, et j'eusse alors bravé toute une armée. J'oubliai que ma vie était à moi-même en danger pour ne songer qu'à faire bonne leçon à mon prisonnier et lui faire payer cher le criminel exploit de ses complices.

Je m'acharnai à labourer de sa tête les cailloux du macadam.

Paquette le "Jeune" s'élança alors sur moi, armé lui aussi d'une hache. J'allais à mon tour être frappé par derrière et peut-être tué sur place, lorsque les gens qui assistaient, terrifiés, à cette scène sanglante, des fenêtres de leurs demeures, poussèrent une clameur d'effroi.

Sans lâcher mon prisonnier, je me retournai.

Il en était temps: l'arme meurtrière allait s'abattre sur ma tête. Je pus heureusement parer le coup à demi: ce fut au bras droit que je fus atteint, la hache me tranchant les chairs.

Je laissai là aussitôt le "Rouge" Paquette pour me lancer à la poursuite de son frère. Ce dernier fit de son arme un terrible moulinet, cherchant à me fendre le crâne. Pour moi, reculer, c'eût été la mort. Evitant les coups, je cherchai une chance de saisir le forcené à bras le corps.

Pendant ce temps, un autre des bandits me fouettait le dos avec un énorme gourdin, et le reste de la bande me lançait à la tête des cailloux tout spécialement entassés pour la circonstance dans la cour d'où nos assaillants étaient sortis.

J'étais blessé à la tempe, au front; mon sang coulait à flots, j'en étais aveuglé.

Tel était toutefois mon état d'âme, à ce moment, que je ne m'apercevais pas, pour ainsi dire, que j'étais blessé.

Des centaines de curieux assistaient de loin à cette scène, et personne ne se risquait à venir à mon secours. C'est qu'on savait qu'avec les frères Paquette et les autres, c'eût été peut-être la mort.

Toute cette mêlée affreuse avait lieu à cent cinquante pieds à peine du poste de police. On ne tarda pas, là, à avoir connaissance de ce qui se passait, mais ces sanglants incidents s'étaient succédés si rapidement que mes compagnons n'avaient pas encore eu le temps d'accourir.

Ce fut le constable Dionne qui arriva le premier à la rescousse, mais devant la trop forte partie à laquelle il avait à faire face, il trouva plus prudent de battre en retraite.

Le chef Pagé et le constable Beausoleil, paraissant à leur tour, ne se laissèrent pas aussi facilement intimider.

Le chef tira son revolver et fit feu à plusieurs reprises, mais sans atteindre personne.

L'homme à la hache et deux autres des bandits prirent alors la fuite, mais je parvins à en retenir deux: le "Rouge" Paquette et LaSablère.

Nous les conduisîmes au poste en dépit de la résistance de démons qu'ils nous opposèrent.

Ce jour-là même, dans l'après-midi, Ouellette était arrêté, à la Côte Saint-Paul, par le chef Zéphirin Benoit, alors chef de la police et des pompiers de Saint-Henri.

Le plus coupable d'entre eux, malheureusement, réussit à s'échapper et il court encore: c'est Paquette le "Jeune".

Son frère aîné, Ouellette et LaSablère furent traduits en Cour du Banc du Roi. Ce fut Mre H. C. St Pierre, aujourd'hui sur le banc, qui les défendit. En dépit de son éloquence et de son habileté, les trois accusés furent trouvés coupables et condamnés: le "Rouge" Paquette à sept ans, et ses deux compagnons, à cinq ans de pénitencier.

Paquette le "Jeune", le hasard m'a fait le rencontrer, depuis, sur ma route. En quittant Montréal, il était allé chercher un refuge à Bay City, dans l'Etat du Michigan.

J'eus l'occasion de passer par là. Il y a quatorze ou quinze ans, alors que je portais déjà le titre de champion du monde. J'appris que "mon homme" se trouvait dans la place, et qu'il se vantait à tout venant de ses tristes exploits. Pensant peut-être que j'aurais pu me souvenir du passé, il quitta alors Bay City soudainement.

Plus tard, le même incident se produisit, à Saint-Paul, Minnesota, où il s'était réfugié et où je remplissais un engagement de deux semaines.

Paquette travaillait là comme briquetier.

A Bay City, j'avais bien prévenu la police de Montréal de sa présence en cette ville, mais il était déjà parti quand on se décida à agir pour tenter de le faire extraditer.

Cependant, après notre échauffourée de Sainte-Cunégonde, j'avais perdu connaissance en entrant au poste de police. Pendant dix minutes je restai inconscient, étouffé par les coups de gourdin qu'on m'avait administrés dans le dos, au cours de la bagarre.

On me transporta à l'hôpital Notre-Dame, où je dus passer cinq longues semaines. Après ma sortie de cette institution, je dus rester encore assez longtemps sous les soins des Drs Cyphrot, de Sainte-Cunégonde, et Brosseau.

Cela ne m'empêcha pas, toutefois, de reprendre mon service actif. Je me remis à faire les cent pas par les rues et à faire la guerre aux voyous.

Ma carrière de policier allait se terminer bientôt: les événements qui suivirent devaient y mettre fin.

Un soir, j'étais de service, rue Bonaventure, — aujourd'hui la rue Saint-Jacques.

C'était quelque temps après mon départ de l'hôpital.

Comme j'arrivais à la rue Vinet, une hache énorme vint tomber à mes pieds, enfonçant son taillant dans le bois du trottoir. Elle m'effleura presque la tête. Il était évident que c'était à moi que le "cadeau" était destiné. On voulait m'assassiner "de haut."

L'arme meurtrière avait en effet été lancée du toit d'une maison à deux étages.

Le constable Honoré Proulx, qui se trouvait de l'autre côté de la rue, vit bien un individu qui prenait la fuite, sur ce toit; il accourut et tous deux ensemble nous fouillâmes la

maison, mais en vain. Le lâche bandit avait pu s'échapper. (A suivre samedi prochain). (Pour copie authentique).

L. Septier Lafrenière





L'ARME MEURTRIERE ALLAIT S'ABATRE SUR MA TETE.

Louis Cyr devant le public

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

On a vu que M. Cyr a puisé au sein même de sa famille le culte de la culture physique. — Ses récits font voir que la force a été chez lui un véritable héritage. — A l'école de M. Martin, dans les champs de son père, puis à Lowell, ses exploits toujours de plus en plus surprenants attirent sur lui l'attention de ses compatriotes. — Après s'être mesuré avec succès contre des athlètes de renom, il signe son premier engagement pour une tournée au Nouveau-Brunswick, qui ne lui rapporte aucun bénéfice. — Retour au foyer. — Quelques instants chez les bons Canadiens-français de Pointe-Lévis. — Défi à M. Michaud. — L'invitation de Gus Lambert. — Devant les amateurs de Montréal. — Les encouragements des compatriotes. — Dans la police de Sainte-Cunégonde. — Démêlés avec les bandits. — Des semaines à l'hôpital. — La mort de près.

CHAPITRE VII

Ma sortie de la police. — Mon hôtel et mon club athlétique de Sainte-Cunégonde. — Nouvelles tournées. — Le championnat du Canada.

Cette dernière mésaventure mit fin à ma carrière de policier. Je voulais bien faire mon devoir coûte que coûte; je prenais même un vif plaisir à cette chasse aux bandits; mais il fallait songer à la femme restée seule au foyer et à qui, de ce train, on eût fini par apporter un matin mon cadavre troué des balles de quelque malandrin.

Je vis bien que la menace de ces derniers de me couper à coups de hache mes longs cheveux n'était pas paroles en l'air. Un jour ou l'autre, dans quelque coin, cela devait venir.

Je n'attendis pas qu'on me fit cette politesse.

— Tenez, dis-je au chef Pagé,

voilà votre uniforme, et votre plaque de contrôle, et votre bâton...

"J'en ai assez de cette vie..."

Et je jetai le tout dans un coin du poste.

— "Tu n'y songes pas", répondit le patron, "que va-t-on dire de toi?"

— "Ce que l'on voudra; je ne suis pas pour me laisser tuer ici.... Encore si l'on m'attaquait en face..."

Toutes les supplications du chef Pagé furent vaines, je lui fis mes adieux, à lui et aux camarades emportant mon certificat de congé rédigé en bonne et due forme, comme suit:

Ville de Sainte-Cunégonde,

20 décembre, 1885.

Je, soussigné, certifie que M. Louis Cyr a été à mon service comme constable pendant deux ans. Je le recommande comme un homme honnête, sobre et industrieux dans tous ses devoirs.

Signé, JOSEPH PAGE,

Chef de police et feu.

Ce petit document, je le conserve bien précieusement.

S'il me rappelle des souvenirs sau-

glants et des périls terribles affrontés, je revis aussi, en le lisant aujourd'hui, les heures de franche camaraderie passées avec le chef Pagé et les autres compagnons, alors que le service ne nous appelait pas sur les trottoirs de Sainte-Cunégonde.

J'étais un peu privilégié, dans la brigade de M. Pagé. Et d'abord, je touchais double solde, soit seize dollars par semaine, puis on m'avait laissé-là faveur de donner à mon bénéfice six exhibitions de tours de force par an.

Quand venaient les jours de piqueniques de tous genres, je ne manquais pas d'aller m'inscrire parmi les athlètes réputés les plus forts à lancer des poids lourds. Chaque concurrent qualifié recevait alors une somme de cinquante dollars.

J'étais surtout un assidu des concours de la police de Montréal. De cette dernière, le chef Paradis en tête, je reçus un jour une médaille en argent.

Parmi les forts ranceurs de l'époque c'étaient Gus Lambert, entr'autres, et un pompier du nom de McBride. J'eus toutefois la chance de battre tous leurs records, jetant un jour, aux jeux de la société Calédo-

nienne, le poids de cinquante-trente-trois pieds neuf pouces, et cela, sans prendre d'élan, — ce qu'on appelle en anglais "standing at the mark."

J'avais fait, pour ainsi dire, l'effort de ma vie: ce ne fut guère pour moi une aubaine, car par la suite, on persista à me juger "hors de concours."

Après la sortie de la police, ce fut pour moi quelques semaines de repos,

puis le jour de l'An suivant me revit six livres à une distance de avec Gus Lambert, dans un engagement de six mois.

Gus avait réuni une troupe très intéressante d'athlètes, projetant avec elle de longues courses à travers Québec et Ontario. Nous nous mîmes en route, et les écus ne tardèrent pas à s'entasser dans les goussets de notre directeur.

Les incidents dramatiques ne manquèrent pas, dans le voyage.

Gus Lambert, lui, faisait de la lutte gréco-romaine: vingt-cinq dollars à qui lui résistait quinze minutes. Or, un jour, à Brockville, un grand diable d'Anglais se présenta. C'était un frais importé. Avec force "don't you know", il fit comprendre à notre champion qu'il se moquait de ses défis. Mais il eût le malheur de faire à l'endroit des "Frenchmen" des allusions que Gus ne sembla guère goûter.

L'arrogant provocateur ne tarda pas à regretter amèrement ses insultes. Mettant à nu son torse de géant, il se campa fièrement devant notre

homme, et la lutte commença, acharnée, mêlée affreuse où les deux antagonistes mirent autant de haine que de force musculaire et d'adresse.

Ce ne fut pas long, toutefois; moins de dix minutes après son entrée dans l'arène, le "Cockney" arrostait étendu sur le sol, une épaule disloquée.

C'était la vengeance du "Frenchman".

L'événement fit sensation: quant on sut ce qui s'était passé, on applaudit à outrance au triomphe — un peu rude peut-être, — de Gus Lambert.

A la salle Jacques-Cartier, à Québec, d'autres incidents se passèrent, qui faillirent aussi tourner pour de bon au tragique et provoquer des scènes sanglantes.

Ce fut lors de mon premier match avec le fameux David Michaud, reconnu alors comme le champion des hommes forts du Canada.

Michaud était sur la citadelle. Il avait à cette époque trente et un ans.

Le match que je soutins contre lui fut le premier dont l'enjeu était un championnat.

Michaud, je ne l'avais jamais vu encore, et ne le connaissais que de réputation.

Aussi, fut-ce avec une vive émotion que je me trouvai un beau soir, face à face avec lui, à la salle Jacques-Cartier, au cours de notre tournée.

Il se sentait, lui, au milieu des siens: à notre apparition en scène, on l'applaudit, et moi, on me siffla.

La conséquence, vous la devinez: je résolus de mourir à la tâche plutôt que de me laisser battre.

Dans plusieurs des tours de force à exécuter, je sentis presque mes muscles craquer sous ma peau: qu'importe, je voulais vaincre à tout prix.

Et dès les premières minutes du concours, je pris sur mon adversaire un avantage considérable.

Voyant venir la défaite, David Michaud feignit l'ivresse, et toute la salle alors se bondit sur pieds en surlant:

— "Fake! fake!"

L'excitation était à son comble: nos braves Québécois ne pouvaient croire que leur idole pût être descendue de son piédestal.

Gus Lambert ne l'entendit pas de cette oreille-là. Se précipitant à l'avant-scène, il montra le poing à la foule en criant:

— "Vous en avez m.... vous n'êtes que des "jappards!"

Là-dessus, nouvelles huées. On tenta d'envahir la scène, on menaça de nous écharper: tant et si bien qu'une escouade de police dut être mandée pour nous arracher à la populace.

N'importe, le fameux Michaud était bien vaincu; sans même avoir exécuté tous nos tours, j'avais déjà sur lui une avance qu'il ne pouvait songer à reprendre.

En outre du titre de champion du Canada, je venais de gagner une somme de cinq cents dollars.

Notre tournée dura cinq mois et fut un succès.

Tout nouveau, tout beau: c'était en effet le premier cirque qui se formait au Canada.

Il y avait parmi nous: Téléphore Brisson, alors boxeur de renom et aujourd'hui restaurateur bien connu à Montréal; Thomas Paquette, que l'on surnommait l'homme serpent, les frères Béland, équilibristes, de Québec; Harry Dewitt, Dan Shehan et Galarneau, deux boxeurs de Montréal, et d'autres étoiles de moindre grandeur.

Parfois, quand Gus Lambert manqua d'adversaires, je faisais le coup de poing avec lui.



David Michaud.

Aujourd'hui, tous ces gens sont entrés dans des voies diverses: Dewitt, depuis vingt ans, conduit une voiture pour M. Christin, manufacturier d'eaux gazeuses, à Montréal; Paquette, propriétaire de nombreuses maisons, vit en riche rentier, à Saint-Henri.

D'autres, la mort les a frappés, et parmi eux les deux frères Béland.

Notre tournée finie, je retournai à Montréal, où j'ouvris un hôtel et un club athlétique, à l'angle des rues Fulford et Saint-Joseph, dans les limites de la municipalité de Sainte-Cunégonde.

Ce fut là bientôt le rendez-vous d'une foule de jeunes athlètes d'avenir. Ils venaient chez nous faire des poids, de la lutte, de la boxe, du tir au poignet.

Horace Barré, l'homme fort, faisait chez moi ses débuts, dès l'âge de quatorze ans. Il demeura alors à la Côte Saint-Paul, sa force déjà était vraiment remarquable.

Le professeur Auguste Blache y rencontrait les boxeurs populaires, de même que le fameux Latter.

Parmi les plus assidus se trouvait un jeune homme du nom de Téléphore Milton, beau-frère du contorsionniste Paquette. Comme il montrait d'heureuses dispositions pour l'athlétisme, je l'adoptai pour mon élève et réussis à faire de lui pour un temps le champion boxeur de la Métropole, dans les poids légers.

Après une année environ de ce régime, je partis pour les Etats-Unis, en tournée dans la Nouvelle-Angleterre, avec une troupe que je formai moi-même, chez nos voisins. J'avais avec moi une douzaine d'athlètes.

C'est alors que j'eus le plaisir de revoir mes bonnes gens de Lowell. Ils me firent une réception chaude et enthousiaste, que je ne saurais oublier.

C'est devant eux que pour la première fois je retins de mes bras deux lourds chevaux tirant en sens inverse. Le poids que je levais sur les reins, je le portai à trois mille six cents livres, et sous les yeux de mes braves compatriotes de là-bas, j'opérai avec des haltères de deux cents quarante-cinq livres, ceux qu'on m'avait donnés autrefois à Lowell étant devenus pour moi, avec les années et la pratique, beaucoup trop légers.

Au lieu d'un baril de farine à placer sur mon épaule, c'était maintenant un baril de ciment.

Bref, parti de Lowell comme débutant, j'y retournais en champion. Les journaux français de la Nouvelle-Angleterre soutinrent que c'était bien à Lowell que j'étais né.

Les anciens patrons vinrent me serrer la main, se plaisant à rappeler les prédications qu'ils avaient faites autrefois à mon sujet, au temps où je travaillais à la manufacture.

Bref, dans tous les centres français, que je visitai, ce furent des ovations que mes bons compatriotes me ménagèrent.

(A suivre samedi prochain.)
Pour copie authentique.

L. S. L.

N. B. — Dans un des chapitres précédents, un personnage nommé "Rouge" Paquette jouait un rôle plutôt odieux. Quelques personnes, — elles sont peu nombreuses, — ont cru devoir désigner immédiatement du doigt tel ou tel citoyen comme étant celui dont voulait parler M. Louis Cyr.

Disons, pour leur information, que "Rouge" Paquette n'est qu'un nom d'emprunt, et qu'il ne s'agit nullement ici de M. Paquette, employé de la Corporation, à Saint-Henri.

Ce dernier a toujours joui d'une réputation intacte, et depuis de longues années ses chefs lui accordent toute leur confiance. Citoyen honorable, il possède l'estime de tous ceux qui le connaissent.

La "Presse" serait fâchée de ce que M. Paquette eut pu se croire le moins désigné.

L. S. L.